Perséphone

«Je ne veux pas mourir.

«Je ne veux pas mourir je ne veux pas mourir je ne veux pas mourir je ne veux pas mourir!»

Elle voulut taper du pied mais son petit corps était écrasé contre lui-même, si douloureusement comprimé qu'elle pouvait à peine respirer. Elle sentait ses genoux qui lui renvoyaient son haleine apeurée. Elle sentait ses mains déformées contre les parois invisibles de sa cage. Elle sentait ses fesses compressées sous les mouvements hérétiques du monde qui la contenait, un espace clos, sombre, noir, ténébreux, vide, vide de tout sauf d'elle, sans lumière, sans son, sans odeur, sans chaleur, froid parce qu'il n'y avait rien, froid car il ne contenait rien, car même elle n'existait pas dans ce lieu. Elle était absente de tout, jusque de la création elle-même. Elle n'était plus rien au présent, plus rien qu'un contenant de souvenirs brisés qui s'entrechoquaient sans émettre aucun bruit, un vase percé aphone au futur qui avait cessé de la toucher du doigt.

À la place, il ne lui restait que le passé, symbiose de son cauchemar.

Elle avait toujours connu cet homme. «Frère de ton père» avait si souvent dit sa mère. Quand il était là, elle pouvait rentrer dans la lourde salle tapissée qui lui était normalement proscrite. Elle pouvait aussi goûter une larme de cette liqueur gorgée d'or qu'ils buvaient et que l'homme lui tendait du bout de ses doigts énormes qui ressemblaient à du bois. Quand il partait, elle devait être à la porte, légèrement à la lumière, et lui faire signe, et lui sourire. Alors, seulement alors, elle avait le droit d'aller dans le verger, de glaner quelques effluves veloutées provenant des fleurs encore fraîches et de l'eau bondissante. Seulement ces jours.

Les autres jours, elle devait rester cachée derrière les épaisses lames des fenêtres de la maison. «Pas pour tous les yeux» avait si souvent dit sa mère. «Tu es comme le printemps. Ta fraîcheur abreuverait ce monde et six autres» lui avait dit un jour un jeune homme venu de la lointaine Nice. Elle n'avait jamais revu ni ses mots ni ses yeux, et depuis ce jour elle n'avait plus eu le droit de sortir.

Et puis, tout proche de son présent, il y avait eu des mots nouveaux entre les deux

hommes, et dès lors elle n'était plus conviée dans la pièce si riche, elle ne pouvait plus goûter au nectar ni venir dire au revoir. Et dès lors, sa mère, les genoux sur la terre, se penchait contre le mur froid et blanc et retenait son souffle. Et après, quand les deux hommes s'agitaient et que la porte était prête à s'ouvrir elle se redressait, lissait sa robe des plis que ses jambes y avaient imprimés et elle redevenait digne, droite et silencieuse comme un arbre aux branches échevelées.

Ces soirs-là, ces quelques soirs-là, sa mère, dans l'intimité qu'offrent les heures crépusculaires où les ombres longues du monde s'affaissent sur le corps de leur origine, la laissait aller, seule, veillant de l'angle discret du logis, jusque le long des bosquets floraux où s'épanouissaient les bégonias et les marguerites, et là, au centre de la dépression que formaient les colonnes et les murs d'enceinte, elle pouvait entendre, où bien était-ce des mirages, les sanglots contenus d'une femme meurtrie par le destin.

Le lendemain d'un de ces jours était ce jour. Elle se souvenait des fleurs et du bruit de l'eau, et aussi de l'homme qui se tenait, presqu'invisible dans l'écran d'obscurité que sa veste jetait sur son corps. Ne voulant voir l'écrasante présence de ce géant qui paraissait vouloir l'écraser, elle s'était retournée et avait contemplé son reflet à la surface de la fontaine. Elle y avait vu ses lignes douces et ses yeux longs, la courbe fine de son nez et la générosité de ses lèvres, elle avait vu la clarté végétale de du ciel dans l'onde dansante se noyer dans les teintes de son regard et la profondeur nacrée de sa bouche où scintillait sa jeunesse en éclosion, et tout s'était soudain éteint dans un cri lointain.

Dans sa caisse de bois elle pouvait maintenant deviner une rumeur lointaine, comme une route faite de pierres pavées qui supportaient le chariot qui la transportait. Des odeurs aussi lui parvenaient sans qu'elle put reconnaître leur origine ou la forme qui les hébergeait. Au travers des planches de bois la lumière elle-même semblait plus légère, plus crue que celle qu'elle avait connue jusqu'alors. Elle essaya de se détendre un peu, de chasser la peur qui avait enseveli son coeur, mais son souffle demeurait court, comme si l'oxygène était devenu plus rare, ou qu'il la fuyait.

Elle se mit à penser à sa mère, et malgré sa situation précaire et la douleur dans ses os elle retrouva un semblant de calme et les larmes qui n'étaient pas encore tombées. Sa pauvre mère,

dans leur immense maison, devait trembler de douleur et de rage, remuer ciel et terre dans l'espoir fou d'y découvrir sa fille, saine et souriante, ou même malade mais vraie, visible, présente, vivante. Elle devait hurler, déchirer sa peau et ses sarries de ses ongles stridents, maudire son mari qui avait accepté cette entente sans elles, sans mot, par simple pouvoir patriarcal. Car le coupable, le ravisseur, la grande ombre ne pouvait être que lui, son oncle.

Elle reprit conscience du monde dans lequel elle était encloisonnée pour s'apercevoir que les fils de lumières avaient changé de place. Le temps était-il passé si vite? Elle regarda avec attention le périple de la lumière, marquant de ses doigts le trajet de ses traits et elle comprit: le chemin qu'ils suivaient était courbé, perpétuellement courbé, mais pas seulement. L'impression obsédante d'une chute constante était devenue de plus en plus oppressante et se confirmait dans l'inclinaison du sol qui s'amplifiait encore et encore jusqu'à devenir vertigineuse et lui broyer la gorge. La panique revint et son corps s'agita sans contrôle. Elle tapa et tapa et frappa des pieds et des poings sans cesse mais rien ne changea, rien ne bougea. C'était comme si ses coups et sa voix étaient ceux d'une âme sans corps et sans empreinte sur le dehors, forme vaporeuse luttant contre l'air lui-même.

Où était-elle? Où l'emmenait-on? Les minutes et les heures s'effaçaient et semblaient des saisons dans lesquelles son esprit se fanait. Elle perdait peu à peu le sens du temps et la vie elle-même paraissait l'abandonner, trop loin pour pouvoir la voir.

Lorsque le mouvement cessa, la jeune femme ne fit pas un geste, pas un bruit, petit animal blotti dans sa crainte. Qu'importe le visage qu'elle verrait, elle demeurerait telle qu'elle était, comme une statue faite d'un sel rigide et gris qui aurait recouvert son coeur.

Des craquements se firent entendre et c'est une lumière pâle, blafarde comme si elle était passée au travers d'un millier d'existences qui vint frapper ses yeux. À côté d'elle se tenait cet homme qu'elle avait si souvent vu, et au-delà de lui des terres désolées s'étendaient à perte de vue. Mais là où ils étaient, autour d'eux, de vastes champs fleuris étincelaient et l'eau courait et chantait, et des arbres si majestueux qu'ils semblaient venir d'un jardin hors du monde dansaient au gré d'un vent doux et gorgé de myrrhe. Tout respirait la quiétude et la douceur et incitait à l'assoupissement des sens.

Elle sentit la présence de son oncle qui s'était rapproché et sa main sur son épaule, et malgré l'apparente délicatesse elle ne put que frémir à ce contact.

«Tu n’aimes pas ce que tu vois?»

- Ce n’est pas ce que je vois qui m’effraie mais ce que je ne peux pas voir.

Les doigts de l’homme se resserrèrent légèrement sur son petit corps fin, sans qu’elle put deviner si c’était de la douleur ou de la colère.

«Tout ce qui est ici est à toi à présent.»

- Tout sauf moi. Qu’a dit ma mère, dit-elle de sa voix fluette.

- Ce n’est pas important. Tu vis ici maintenant.

- Vous ne connaissez pas ma mère. Elle va remuer ciel et terre pour me retrouver et elle n’arrêtera pas tant qu’elle n’aura pas réussi.

- Ton père a choisi. Elle écoutera et respectera sa décision.

La jeune fille ne répondit pas malgré les objections qu’elle avait. Il ne pouvait pas comprendre. Il ne pouvait pas comprendre l’attachement que sa mère avait pour elle, le lien fusionnel, presqu’identitaire qui les unissait. Elle briserait son foyer et son monde plutôt que d’être séparée à jamais de sa fille. Elle affamerait son mari et dessécherait les terres, réduirait le jardin en désert si sa fille ne lui était pas rendue. Mais il ne pouvait pas comprendre.

«Suis-moi, je vais te faire visiter, dit-il en lui offrant son bras.»

Elle regarda l’homme, et malgré la mine austère qu’il arborait elle ne sentait aucune malice en lui, aussi accepta-t-elle son offre et marcha-t-elle à ses côtés.

Le domaine était vaste et riche et gorgé de vie, oasis au coeur d’un monde dont les teintes cendreuses semblaient coller à la peau des habitants dont ils s’écartaient, et sur les berges se trouvaient des jeunes gens heureux et souriants qui les regardaient et les saluaient avec grâce avant de retourner à leurs jeux et leurs poésies. Ce contraste était si fort que la jeune femme en interrogea son guide.

«On pourrait décrire ce lieu comme un… lieu d’apprentissage. Celles et ceux qui échouent ici sont dirigés vers le lieu qui représente le mieux ce qu’ils ont été durant leur vie, avant de venir ici.»

- Comment faites-vous cela? Est-ce équitable?

- C'est mon but le plus grand. Aucune monnaie n'a cour ici. Seule la valeur de l'être est considérée. Ceux qui tentent de me corrompre reçoivent une tâche à la hauteur de leur malhonnêteté.

- Et vous? Qui vous juge pour vos crimes?

L'homme s'arrêta et la regarda. Elle lui fit face, les yeux plein de force dans son visage rond, jusqu'à ce qu'il se mette à rire et qu'elle sente ses joues rougir.

«Vous vous moquez de moi!»

- Aucunement. Tu es telle que je l'avais souhaité, et même plus encore.

Elle détourna son regard sous l'effet de son coeur galopant. Juste avant… qu'est-ce que cela avait été? Cette chaleur dans son corps, l'impulsion de prendre sa main et de le remercier… Il l'avait arrachée à sa famille! Il ne le méritait pas!

Elle le repoussa de ses mains délicates et marcha droit devant elle vers ce qui semblait être la demeure du lieu, bien décidée à trouver une chambre et à s'y cloîtrer jusqu'à ce que sa mère ait raison de son père. Cependant, et malgré sa résolution, ses yeux ne purent que corrompre ses pensées et apaiser ses pas. Les gens d'ici semblaient si heureux et si beaux, si pleins de joie et débordants de vie. Que faisait-elle ici? Pourquoi était-elle ici?

Immobile sur le bord du bras d'un lac éclatant elle se perdit dans ses réponses et ses décisions comme on se perd dans le bleu profond du ciel, et ce n'est que plusieurs minutes plus tard, rapportée à son corps par le bruit d'un poisson vivace, qu'elle se rendit compte de la présence de son oncle à ses côtés.

«Pourquoi, demanda-t-elle timidement. Pourquoi m'avoir fait cela avec tout ce que vous avez déjà? Est-ce un caprice, une volonté née de votre puissance? Je ne suis rien et ces gens tout autour de nous sont si merveilleux! Pourquoi…?»

L'homme s'avança, passa devant elle et s'assit sur le bord de l'eau, ses pieds nus frôlant l'onde clair.

«Tu as raison, ces gens sont merveilleux, et leur beauté n'a d'égal que leur félicité. Mais

cela ne fait pas d'eux des êtres aimants ou aimés. Bien sûr j'ai eu mon lot de plaisir avec eux, mais cela non plus ne les rend pas plus plaisants, car il leur manque quelque chose d'important, quelque chose d'essentiel.»

Il cessa de parler, et immobile et coi il semblait comme ces statues virginales qui peuplaient cet univers. Seulement plus triste, immensément plus triste. La jeune femme s'approcha alors et lui mit sa main sur l'épaule, car c'était ce qu'elle voulait.

«C'est cela, reprit-il alors. C'est cela la différence. Je suis maître de ce monde mais je ne suis pas ce monde. Ses habitants sont heureux et ne comprennent pas que je puisse être triste, et ceux qui se trouvent dans les terres désolés sont tristes et pensent de même de moi. Ma tristesse est réelle mais ils ne peuvent la concevoir, car tous ils me voient comme le maître; mais le maître d'un monde ne veut pas dire qu'il est maître de soi. Je dirige et je juge, mais comme tu l'as dit, personne ne me juge, personne ne me guide. Les despotes se plaisent dans ce rôle mais je ne l'ai pas choisi. J'ai été placé ici car il fallait que quelqu'un soit sur le trône. Mais en toi j'ai vu ce qui ne se trouve pas ici: j'ai vu ta chaleur et ta mélancolie, ta douleur et ta douceur. J'ai vu ce que j'ai en moi coloré selon ta vie. C'est pour cela que je t'ai fait venir ici car je voudrais que tu sois ma femme, car je pense que toi seule peut comprendre et apaiser la solitude de mon coeur, mais si tu ne le veux pas, alors tu retourneras chez toi, ou où tu voudras aller. Tu n'es pas prisonnière de mon vouloir, seulement du tien.»

Il ne parla plus, attendant sa réponse, son départ, mais sa main était toujours sur son épaule. Juste une main. Mais c'était suffisant.